

Poésie et formes de vie : ce que peut encore la poésie au XXI^e siècle selon Jean-Claude Pinson

Hassan

ZOKHTAREH 

Maître de conférences, Département de langue et littérature françaises, Université Bu-Ali Sina, Hamadan, Iran.

Résumé

L’article analyse la pensée poétique de Jean-Claude Pinson, qui, face à la crise du sens et à la marchandisation du langage, interroge ce que la poésie peut encore aujourd’hui. Pinson critique l’illusion prométhéenne des avant-gardes, persuadées que le poème pouvait transformer le monde, ainsi que le repli textualiste ayant enfermé la poésie dans l’expérimentation formelle. Refusant à la fois le nihilisme et la nostalgie, il propose une « poéthique », articulant poésie et éthique comme manière d’habiter le monde et d’inventer des formes de vie. La poésie devient alors puissance d’éthopoïèse : elle façonne des subjectivités, crée des styles d’existence et ouvre des voies de résistance symbolique face au biopouvoir. À travers les notions de poétariat et de lyrisme désacralisé, Pinson envisage la poésie comme exercice de subjectivation et utopie modeste. Elle ne change plus le monde, mais peut encore changer nos vies, en instaurant une présence lucide, fragile mais nécessaire.

Mots clés : Jean-Claude Pinson, lyrisme critique, poésie contemporaine, poéthique, poétariat, formes de vie.

Recherche originale

Approuvé : 28.10.2025

Reçu : 24.09.2025 Révisé : 22.10.2025

* Auteur correspondant : h.zokhtareh@basu.ac.ir

Comment citer : Zokhtareh, H., (2025). Poésie et formes de vie : ce que peut encore la poésie au XXI^e siècle selon Jean-Claude Pinson, *Recherches en langue française*, 6(11), 243-265. DOI: 10.22054/RLF.2025.88431.1222.

Introduction

À l'époque du numérique triomphant, de la communication instantanée et de la marchandisation intégrale des signes¹, la poésie apparaît, pour beaucoup, comme une forme anachronique, voire inopérante. À quoi bon encore écrire des poèmes quand le langage est absorbé par les flux marchands, quand la littérature elle-même peine à maintenir sa légitimité dans l'espace public ? La question de l'utilité ou de la pertinence de la poésie n'est pas nouvelle : elle prolonge l'interrogation rimbaudienne (« à quoi bon la poésie ? ») et s'inscrit dans une longue tradition de la mise en crise du poétique. Mais elle se pose aujourd'hui avec une acuité renouvelée², à l'heure où la « misère symbolique » (Bernard Stiegler) affecte la sensibilité contemporaine et où la langue semble prise dans les rets d'une rationalité instrumentale globale.

Face à ce constat de la marginalisation³, un paradoxe s'impose : la poésie n'a jamais cessé d'être écrite, lue, transmise. Mieux encore, elle semble connaître, dans certains milieux, un regain d'attention, voire de vitalité. Comment expliquer cette persistance, voire cette résurgence ? Que signifie écrire de la poésie aujourd'hui, en pleine crise du sens et

¹ Michel Deguy évoque même une sortie hors du logos, au profit d'un règne tout-puissant de l'image (Deguy, 2012 : 83), synonyme de soumission à une logique purement marchande et spectaculaire de la culture. Il pousse encore plus loin sa critique du capitalisme culturel en avançant l'idée d'une « *screenisation* » généralisée de la pensée et de l'être-au-monde, où la publicité occupe une place centrale (Pinson, 2015b : 8). Pinson, pour sa part, reprend une idée proche, celle de la prédominance de l'industrie culturelle qui, en privilégiant des livres « facilement scénarisables et monnayables », a contribué à instaurer un monde dominé par l'image et le son, où « la logosphère » se trouve de plus en plus assujettie « aux lois de la sonosphère et de l'iconosphère » (Pinson, 2015a : 59).

² Lors de sa leçon inaugurale intitulée *La littérature, pour quoi faire ?* (2007), prononcée au prestigieux Collège de France, Antoine Compagnon affirme que l'époque des interrogations du type « *Qu'est-ce que la littérature ?* » est désormais révolue. Elle cède le pas à une question plus fondamentale : « *Pourquoi et comment lire, enseigner et penser la littérature aujourd'hui ?* ».

³ Dans *Poésie : un regain ?*, Pinson ouvre sa réflexion en évoquant la double marginalisation, à la fois économique et symbolique, de la poésie dans le monde contemporain (Pinson, 2015b : 1).

du symbolique ? Et surtout : que peut encore la poésie, dans un monde désenchanté, désacralisé, saturé de discours ?⁴

C'est à ces questions que l'œuvre de Jean-Claude Pinson, poète, philosophe⁵ et essayiste, tente d'apporter des réponses à la fois lucides et exigeantes. À travers de nombreux articles, constituant le corpus de la présente étude, Pinson élabore une pensée du poétique qui ne cède ni au nihilisme ni à la nostalgie. Sa réflexion repose sur un renversement : si la poésie ne peut plus transformer le monde comme l'espéraient les avant-gardes ou les utopies révolutionnaires, elle peut néanmoins transformer la vie — non par un effet magique ou idéologique, mais en tant que puissance éthique et existentielle.

En ce sens, la poésie devient une activité modeste, mais essentielle : non plus projet de domination ou de vérité, mais manière d'habiter le monde, de se transformer en se confrontant à la langue. Cette puissance modeste, que Pinson appelle « poéthique », est au cœur de sa réflexion. En effet, La poésie ne vaut pas pour ses effets externes, mais pour sa capacité à générer un rapport au monde singulier, un style d'existence, une forme de présence.

L'hypothèse que nous explorerons dans cet article est donc la suivante : si, selon Christian Prigent, « la poésie, [...] peut peu » (Prigent, 2004 : 9), ce peu, selon Pinson, est précisément ce qui peut encore beaucoup — à condition de penser autrement le pouvoir, autrement le sujet, autrement la langue. Pour en faire la démonstration, nous retracerons d'abord la critique historique que Pinson adresse aux illusions des avant-gardes révolutionnaires et textualistes, avant d'analyser le tournant éthique de sa pensée, centré sur l'éthopoïèse et la poéthique. Nous étudierons ensuite sa conception d'un lyrisme athéologique et profané, soucieux de maintenir une spiritualité sans transcendance,

⁴ Pour mieux saisir la pertinence et l'actualité de cette question, récurrente dans le champ poétique contemporain, on peut renvoyer le lecteur au chapitre intitulé « Quels poètes pour quelle cité », rédigé par Alain Génetiot et Aude Prétat-de-Beaufort, et publié dans l'ouvrage *Le Poète et la cité* (2023).

⁵ L'alliance de la poésie et de la philosophie chez Pinson donne naissance à une poésie pensante, que ce dernier désigne sous le terme de « poésophie ».

avant de conclure sur l'idée d'une utopie modeste et d'un poème comme contre-pouvoir discret.

1. Recherches antérieures

Dans son article « *L'Écopoèthe : émergence d'une nouvelle figure d'auteur en poésie contemporaine* » (2021), Anne Gourio montre comment certains poètes actuels, parmi lesquels Jean-Claude Pinson, réinventent la fonction poétique en l'articulant à une conscience écologique. L'« écopoèthe » se définit par une écriture qui ne se contente pas de célébrer la nature, mais qui cherche à réinscrire le langage dans le vivant, à repenser le lyrisme et à assumer une mission éthique : contribuer à rendre le monde habitable.

Dans « *Jean-Claude Pinson. Un lyrisme free jazz* » (2016), Laure Michel analyse la volonté de Pinson de réhabiliter le lyrisme contre ses détracteurs en le renouvelant sous le signe d'un « lyrisme free jazz » fondé sur la polyphonie, la variation formelle et l'ouverture au monde. Ce lyrisme hybride, nourri d'humour, de réflexivité et d'exigence prosodique, conjugue singularité et commun, autobiographie et altérité, en inventant une forme « impure » capable de dire l'ordinaire comme la complexité des héritages politiques, ouvrant ainsi la poésie à une éthique du vivre-ensemble.

Un autre article de Laure Michel, « *Crise de la poésie ? Le poétariat selon Jean-Claude Pinson* » (2010), examine la manière dont Pinson répond au constat récurrent du déclin de la poésie. En élargissant celle-ci au-delà du texte vers une pratique démocratique et existentielle, il lui assigne une place politique, non plus dans le cadre des « Grands Récits » d'émancipation, mais comme force de subjectivation et d'invention de soi. Cette vision comporte toutefois un risque : celui de diluer la spécificité de la poésie dans une conception trop large de la création.

Le présent article se distingue de ces trois études par son ambition de synthèse et de systématisation : là où Anne Gourio met l'accent sur la

dimension écologique et où Laure Michel insiste soit sur le renouvellement formel du lyrisme, soit sur la portée sociale du poétariat, notre travail articule ces apports pour proposer une lecture d'ensemble de l'évolution de la pensée de Pinson. On y montre le passage d'un prométhéisme poético-politique à une poéthique centrée sur l'éthopoièse, l'athéisme poétique et l'utopie modeste. L'originalité de cette étude réside dans la mise en lumière de la cohérence globale du projet pinsonien : penser la poésie non plus comme révolution, mais comme force discrète de subjectivation, de résistance et d'invention de formes de vie.

2. De l'illusion révolutionnaire à l'action restreinte

1.2. Les promesses déçues du prométhéisme poético-politique

Dans ses écrits comme dans ses entretiens, Jean-Claude Pinson revient avec lucidité sur les illusions politiques et esthétiques qui ont traversé le XX^e siècle, et auxquelles il a lui-même cru avant de les dépasser⁶. Ce que Pinson nomme le « prométhéisme poético-politique » (Pinson, 2007a : 21) correspond à cette conception exaltée de la poésie comme puissance révolutionnaire, héritée d'un certain modernisme critique et de la conjonction entre poésie et politique dans les avant-gardes historiques.

Pinson, lui-même, faisait partie de ceux qui croyaient que la poésie pouvait transformer le monde, qu'elle portait avec elle un souffle d'émancipation comparable à celui du marxisme révolutionnaire. Cette

⁶ Dans son entretien intitulé « Poème comme forme de vie » avec Alexandre Gefen, Pinson explique bien comment, après avoir quitté le monde l'écriture pour se consacrer à l'engagement politique, il est retourné vers la poésie : « C'est seulement au sortir de l'adolescence, qu'aspirant-écrivain, lecteur férus de Ponge (notamment), je fus pendant une très brève période, à Paris où j'étais alors étudiant, à la fois proche du groupe Tel Quel et militant dans les rangs de l'Union des étudiants communistes. Bien vite, devenu « maoïste », j'ai basculé dans l'engagement total et suis revenu en province (à Nantes d'où j'étais originaire, puis à Saint-Nazaire) pour militer « à la base », comme on disait alors. Au sortir de cette période d'engagement intégral, j'ai repris, au début des années 1980, des études de philosophie et me suis remis à écrire. » (Gefen, 2021 : 127)

croyance fut celle d'une génération, celle de Mai 68, qui tenta de faire de la poésie une praxis globale, un geste de refondation du langage et de la société. Rimbaud et Marx, ensemble, incarnaient l'utopie d'un monde autre (Pinson, 2007a : 22) —un monde où les mots ne seraient plus aliénés, où le poète serait un « voyant » au service d'une libération collective.

Cette ambition s'est cependant brisée sur deux écueils, que Pinson identifie avec acuité : d'une part, l'échec des révolutions politiques —et avec elles, la faillite du modèle de l'avant-garde comme agent de l'histoire ; d'autre part, l'épuisement du textualisme radical, qui crut pouvoir subvertir le réel par le seul travail formel sur la langue. En réalité, écrit Pinson, « la révolution par la forme [n'a été] qu'une révolution pour la forme » (Pinson, 2007a : 23) : elle a abouti à un formalisme autoréférentiel (Pinson, 2007b : 310), où la quête de l'illisibilité⁷ se substitue à toute adresse au monde ou au lecteur.

Cette critique rejoints, à certains égards, les réflexions de Nathalie Quintane sur l'illusion d'une littérature autotélique⁸, détachée de tout ancrage social ou existentiel, qu'incarnait Christian Prigent optant « pour un engagement qui fût d'abord (sinon exclusivement) un « *langagement* » » (Pinson, 2017 : 947). La génération des années 1990, note Pinson dans *Où va la poésie ?* (2017), a pris ses distances avec le paradigme blancho-bataillien d'une littérature sacrée, excessive, intransitive. À ce modèle aristocratique, elle a préféré un geste plus modeste, souvent ironique, qui s'inscrit dans l'immanence du langage

⁷ Cette prise de distance volontaire de la poésie à l'égard du public profane explique qu'elle s'adresse principalement à un lectorat d'« hyperlettres », ce qui contribue à faire d'une partie de la poésie contemporaine une poésie à la fois « dépeupleuse » et « dépeuplée » (Pinson, 1998 : 27).

⁸ Selon Michel Collot, la prédominance du souci du langage, perceptible notamment dans la création de l'Oulipo et de la revue *Tel Quel*, s'explique par plusieurs facteurs : le rôle moteur et exemplaire de la linguistique dans les sciences humaines, le repli de la littérature sur elle-même après l'envahissement de la scène littéraire par l'existentialisme et les théories de l'engagement dans les années 1950, ainsi que la traduction et l'introduction du formalisme russe en France (Collot, 2019 : 16-17).

commun, du quotidien, du trivial — un geste qui, sans renier le style, refuse la sacralité :

« À la fétichisation de l'écriture inhérente à ce paradigme, à ses conséquences dommageables (restriction au seul espace littéraire d'un engagement voulu strictement « textuel », héroïsation de l'écrivain, choix « aristocratique » des « grandes irrégularités de langage »...), la génération des années 1990, sacrifiant le « sublime » (sacrifiant l'extase et l'excès batailliers), opposerait, à bon droit, l'horizon démocratique de ce « premier venu » qu'est l'écrivain désormais quelconque, membre parmi d'autres de ce que j'appelle le « poétariat ». (Pinson, 2017 : 946)

Pinson se reconnaît dans ce changement de paradigme, mais sans céder au cynisme : ce qu'il cherche, c'est une voie intermédiaire, capable d'échapper à la fois à l'utopie lyrique des avant-gardes et à la désinvolture du désenchantement postmoderne. Cette voie, il l'élabore progressivement à partir de son expérience personnelle — d'abord militant maoïste engagé « à la base », ensuite poète et philosophe, enfin auteur d'une œuvre qui interroge les conditions de possibilité d'une parole poétique dans un monde désenchanté⁹.

2.2. L'après des avant-gardes : entre désœuvrement et repli textualiste

Dans *Poésie : un regain ?*, Pinson revient longuement sur les conséquences de la modernité poétique — notamment le « schisme esthétique » (Philippe Forest cité par Pinson, 2020 : 280) entre roman et poésie. Alors que le roman, en intégrant l'élément du « reportage » (à la manière de Cendrars, Aragon ou Ernaux), est parvenu à conserver un lien avec le monde de l'expérience, la poésie, elle, s'est souvent retirée dans la tour d'ivoire de l'expérimentation formelle. Le langage

⁹ « D'une forme de *vita activa* je suis ainsi passé à une forme de *vita contemplativa* (faite de réflexion, de lecture et d'écriture) » (Pinson, 2015a : 59).

y devient fin en soi, jusqu'à perdre sa dimension d'adresse, son pouvoir de lien, son autorité chorale. Comme le dit Pinson dans un autre texte, le poète est devenu « un anachorète »¹⁰ (Bouquet et Pinson, 2022 : 217), parfois sans lectorat, sans peuple — un écrivain sans chœur.

Ce repli sur la langue n'est pas sans grandeur. Il témoigne d'une fidélité à l'idéal mallarméen d'une parole pure, d'un art dégagé de l'instrumentalisation marchande. Mais il n'en est pas moins problématique dès lors qu'il engendre une clôture du poème sur lui-même en contribuant à l'éclipse du sujet et du monde (Collot, 2019 : 18). « L'autorité de l'auteur, dit Bakhtine, c'est l'autorité du chœur » (Bakhtine cité par Pinson, 2020 : 281). Sans chœur, le poète risque de perdre sa fonction symbolique et sa puissance d'émotion partagée. Ce que Pinson cherche à réactiver, ce n'est pas un populisme poétique, mais une pensée renouvelée de l'adresse — un désir de dire, non dans l'universalité désuète, mais dans la pluralité de la communauté poétique contemporaine.

3.2. De l'effondrement des utopies à la nécessité d'un nouveau paradigme

La force de Pinson réside dans sa capacité à ne pas céder au nihilisme. Conscient que les grands récits ont perdu leur crédibilité, il refuse toutefois de renoncer à toute forme de pouvoir poétique. Ce qu'il appelle, dans *Habiter en poète*, l'éthique de l'habitation désigne une forme de présence au monde, une manière de vivre dans et par le langage, qui n'a plus besoin de justification transcendante, mais qui reste orientée vers un « mieux vivre » partagé ou « l'être ensemble dans le cité » (Pinson, 2002 : 28).

Ce basculement implique une réorientation du regard. La poésie ne peut plus changer le monde comme le rêvait Rimbaud ; mais elle peut

¹⁰ « *De choreute que j'avais été, je devins en somme un anachorète, un « renonçant » qui quitte le chœur et s'en va au « désert ». Telle est bien l'étymologie du mot grec : l'anachorète est celui qui s'en va, se retire solitaire, prend ses distances avec le monde social* » (Pinson, 2022 : 78).

changer notre manière de l'habiter. Elle ne possède plus d'efficacité politique au sens fort, mais elle peut encore avoir une efficacité symbolique, existentielle, lente — une capacité de « contre-effectuation », comme le dira plus loin Pinson. C'est là que s'enracine l'idée de poéthique avec un « H » : non plus un pouvoir sur, mais un pouvoir avec. Non plus une conquête, mais une disposition. Non plus une promesse révolutionnaire, mais une fidélité à ce que Nietzsche appelait « la grande santé » — une force de vie traversant le langage.

3. Le tournant poéthique : éthique de l'existence, esthétique de la parole

1.3. Du poème au poétariat : une politique de la subjectivation

L'un des apports majeurs de Pinson dans ses essais les plus récents, en particulier *A Piatigorsk. Sur la poésie* consiste à inscrire la poéthique dans une perspective plus large, à la fois sociale et politique. S'inspirant des analyses de Michel Foucault et d'Antonio Negri, Pinson fait l'hypothèse que la poésie, en tant qu'exercice de subjectivation, peut participer à une forme de résistance au biopouvoir – ce pouvoir diffus qui, dans nos sociétés contemporaines, tend à réguler non seulement les corps mais les formes de vie elles-mêmes.

Dans ce contexte, le poème n'est plus seulement un exercice individuel d'éthopoièse ; il devient le lieu d'une production sociale de la subjectivité. C'est ce que Pinson appelle le « poétariat » ou l'*homo artisticus* :

« J'appelle « poétariat » (Pinson, 2013 : 19-34)5 cette multitude croissante qui, sur fond des profondes mutations économiques, techniques et sociales qui accompagnent le passage de l'âge industriel à l'âge post-industriel, entend mettre l'art au centre de sa vie. » (Pinson, 2015b : 5)

En effet, sur le modèle du « cognitariat » ou du « précaritat », le poétariat désigne l'ensemble des individus qui, dans une société de travail

immatériel et de production symbolique, utilisent la poésie – ou du moins une activité poétique – comme manière de créer du sens, du lien, de la vie :

« Cette notion [le poétariat], [...] déplace assez radicalement la manière de concevoir la place sociale de la poésie. Au lieu de penser celle-ci du point de vue de sa réception et du nombre de ses lecteurs, il s'agira, avec le prolétariat, de considérer la poésie en tant que pratique, accessible à tous, indépendamment des œuvres produites et de la valeur esthétique de celles-ci. Il apparaît en effet que les auteurs anonymes de poèmes sont paradoxalement très nombreux, en dépit d'une image élitaire et marginale de la poésie. Sans illusion sur la qualité de ces poèmes écrits par tous et sur le goût plutôt kitsch qui les guette, Pinson n'en défend pas moins leur valeur du point de vue de ce qu'ils apportent, en tant que manifestation d'une puissance créative, à l'existence de chacun. » (Michel, 2016 : 208)

Dans un monde marqué par le capitalisme cognitif et la démocratie, on assiste au passage de l'ère industrielle à l'ère post-industrielle, où l'*homo œconomicus* cède la place à un *homo artisticus* en quête d'harmonie avec la nature :

*« [...] luttant pour instaurer des formes de vie en accord avec son désir d'une habitation poétique de la terre, le « poétariat », en sa réalité agissante, est du côté d'une forme de sagesse écologique. Il incarne, en tant qu'il fait signe vers l'*homo poeticus*, un intérêt général de l'humanité : celui, par l'invention de formes de vie plus sobres, plus « soutenables », de nous sauver du désastre où conduit aujourd'hui le règne de l'*homo œconomicus* et des catégories et valeurs qui lui sont attachées. »* (Pinson, 2015b : 6)

Le poétariat n'est pas un groupe constitué, ni une classe sociale au sens classique : c'est une multitude, un réseau de singularités créatives, qui opposent à la logique gestionnaire de l'existence une politique du style

de vie. Cette conception extensive de la poésie permet à Pinson de sortir du dilemme entre élitisme esthétique et marchandisation culturelle : elle redonne à la poésie un rôle actif dans l'invention de formes de vie résistantes.

2.3. De la désillusion politique à l'invention de soi

Avec le reflux des utopies politiques et des avant-gardes formelles, la poésie contemporaine se trouve dans une position paradoxale : elle est plus que jamais marginalisée sur la scène culturelle dominante, mais elle redevient, dans les marges, un lieu d'expérimentation existentielle, de subjectivation, de création de formes de vie. C'est ce déplacement que Jean-Claude Pinson théorise à travers le concept de poéthique — contraction de « poétique » et « éthique » — qui désigne une redéfinition du geste poétique comme manière d'habiter le monde :

« Mot-valise, « poéthique » m'intéresse en ce qu'il conjoint poésie et éthique ; tient inséparées la poésie, entendue au sens large (la poésie par-delà le seul poème) et l'existence (la philosophie de l'existence). Car la notion d'éthique en cette affaire ne désigne pas la morale stricto sensu, mais la recherche, savante ou simplement existentielle, d'une forme de vie qui soit « bonne ». Au total, il s'agit avec ce mot de penser toutes les questions qui peuvent naître au croisement de ses deux composants. En premier lieu celle-ci : à quelles conditions une vie peut-elle aujourd'hui être dite « poétique » ? » (Pinson, 2015a : 60)

Dans *Le Poème comme forme de vie*, Pinson articule ce tournant autour d'une mutation profonde : le passage d'une conception héroïque du poème (lié à la transgression, à l'exceptionnalité, au sacré) à une conception « domestique » ou « commune », dans le sens où le poème devient une manière de donner forme à l'ordinaire, au quotidien, à la vie sensible. La poésie n'a plus à être le lieu du sublime ou du mystère absolu, mais celui d'un style de présence. « Il s'agit moins de viser un

absolu que d'habiter intensément l'instant, dans un effort de lucidité, de densité, d'attention ».

Ce basculement rejoint des figures comme Thoreau ou Emerson, très présents dans la réflexion de Pinson. Ce dernier cite souvent la formule d'Emerson : « La question de l'époque s'est réduite pour moi à une question pratique : comment dois-je vivre ? » — formulation qui pourrait servir de devise à toute son entreprise poétique. En effet, à défaut d'une mission collective révolutionnaire, le poème peut redevenir un exercice de soi, une éthique de la parole, une technè de la subjectivité. Il ne s'agit plus de proclamer une vérité, mais de chercher à vivre plus intensément, plus justement, dans et par la langue.

Ce déplacement s'oppose aussi à une certaine désinvolture postmoderne. Le poète n'est pas un simple producteur de jeux de langage, mais un artisan du sens, un sculpteur de l'expérience. Il ne produit pas des objets clos, mais ouvre des chemins, aménage des « campements », pour reprendre un mot cher à Pinson. Il écrit : « le poème est un bivouac dans la langue, une tente dressée provisoirement pour se protéger des violences du discours dominant, pour ménager un espace de respiration ».

3.3. Le poème comme dispositif d'éthopoïèse

Ce que le poème produit, dans cette perspective, ce n'est pas un message, mais un effet de subjectivation. En cela, Pinson reprend à Foucault le concept d'éthopoïèse : processus par lequel un individu se façonne un ethos — une manière d'être — à travers des pratiques discursives, esthétiques, éthiques. Le poème devient l'un de ces dispositifs : il est un lieu de formation de soi, une « scène d'énonciation où se rejoue, à chaque fois, l'invention d'une subjectivité vivable ».

Dans *Poésie : un regain ?*, Pinson évoque cette puissance éthopoïétique à travers l'idée d'un poème qui serait comme un entraînement à la vie — non pas dans le sens d'un manuel, mais dans celui d'une mise à

l'épreuve sensible. Il cite Stéphane Bouquet : « Un poème, c'est une manière de penser et de sentir, c'est un chemin pour s'orienter dans le monde ». Le poème agit donc comme une boussole existentielle. Il ne se contente pas de représenter le monde : il propose une manière d'y être.

C'est en ce sens que la poésie peut encore « agir », même si cette action est restreinte, lente, souterraine. Elle agit non sur les structures sociales ou les systèmes politiques, mais sur la sensibilité, l'attention, le rapport au monde. Elle produit une intensification de l'existence. Le poème, loin d'être un ornement ou un luxe, devient un instrument fragile mais nécessaire pour « faire face au présent », comme disait Barthes.

4.3. Poéthique et politique : une résistance discrète

On pourrait croire que cette poéthique marque une dépolitisation du poétique. Mais pour Pinson, il s'agit au contraire d'un réagencement du politique, à partir de l'éthique. Il reprend ici à Foucault cette idée fondamentale : « Le souci de soi est le premier geste de résistance au pouvoir. » Dans une époque où les subjectivités sont formatées par le marketing, la performance, l'immédiateté, toute pratique de subjectivation alternative devient un acte politique — même si elle n'est pas spectaculaire.

Ainsi, dans *Où va la poésie ?*, Pinson insiste sur la nécessité de penser la poésie non pas comme instrument idéologique, mais comme force de reconfiguration symbolique. Elle ne « dénonce » pas nécessairement : elle déplace. Elle ne revendique pas, mais offre. Elle n'oppose pas, mais ouvre des possibles. C'est en cela qu'elle rejoue certaines formes contemporaines de résistance douce, comme celles développées dans le champ du care, de l'écologie, de la lenteur : autant de tentatives de « refaire monde » sans conquête ni prise de pouvoir.

Ce que produit la poéthique, c'est donc une politique du style de vie. Non pas un style ostentatoire ou esthétisant, mais un style comme

manière de résister à la normalisation. Le poème devient le lieu d'un style de présence : une manière d'habiter le monde sans l'écraser, une façon de redonner droit au détail, au silence, à l'énigme. Ce style, chez Pinson, passe par une langue qui se refuse au spectaculaire, au pathos, à la pure abstraction : une langue qui cherche à rester au plus près de l'expérience sensible, tout en ouvrant une brèche vers l'intempestif.

Ainsi, la poéthique n'est ni retrait ni consolation : elle est tenue, lucidité, attention. Elle est fidélité à un certain rythme de l'existence — celui de la lenteur, de la patience, de la résonance. Le poème devient alors une sorte de musique de chambre du vivre : discret, modeste, mais profondément nécessaire.

4. Athéisme poétique et lyrisme désacralisé : une spiritualité sans transcendance

1.4. Le poème après la mort de Dieu

Dans le prolongement de son tournant poéthique, Jean-Claude Pinson propose dans *De l'athéisme poétique aujourd'hui* une réflexion centrale sur la possibilité d'un lyrisme affranchi de toute transcendance. Après la « mort de Dieu », après le retrait de toute sacralité dans l'ordre du monde, que peut encore la poésie, elle qui fut si longtemps perçue comme gardienne du sacré, médiatrice entre l'homme et l'absolu ?

La réponse de Pinson est nette : la poésie n'a pas à se maintenir dans la nostalgie d'un sacré perdu, ni à se réfugier dans l'ironie sceptique. Elle peut — et doit — conquérir son athéisme, au sens où elle accepte de se penser dans et depuis l'immanence. Il ne s'agit pas d'une négation du spirituel, mais de sa redéfinition dans un horizon profane, sécularisé, incarné.

Cette perspective s'inscrit dans une filiation nietzschéenne, mais aussi heideggérienne. Le poème n'est plus le lieu de la « révélation » d'un Dieu ou d'un Sens majuscule, mais celui d'un être-au-monde intensifié — une manière d'accueillir, dans et par la langue, la beauté, la douleur,

la finitude, sans recours à un au-delà. Comme le dit Pinson : « Le poème moderne n'est plus l'énonciation d'un sacré, mais la tenue d'un rapport à la perte du sacré. »

Ce que Pinson nomme *athéisme poétique* n'est donc pas un nihilisme. C'est une forme de fidélité paradoxale : une manière de maintenir vivant le désir d'une intensité d'être, tout en reconnaissant qu'aucune transcendance ne vient le garantir. En cela, le poème est un chant sans ciel, une célébration sans dogme, un reste d'utopie dans un monde désenchanté.

2.4. Le lyrisme désenchanté : présence, contingence, intensité

Refuser la transcendance ne signifie pas renoncer au lyrisme. Contre les prophètes de l'aphasie (de Mallarmé à Adorno, de Blanchot à Steiner), Pinson affirme qu'un lyrisme est encore possible (Le Bigot, 2007 : 13), à condition qu'il se déprenne de toute idéalisation. Ce qu'il appelle un « lyrisme athéologique » est une tentative de maintenir le chant, non plus comme voix de l'absolu, mais comme modulation de la présence : un chant qui émerge non malgré la contingence, mais à partir d'elle.

Le poème, dans cette perspective, ne cherche plus à révéler un sens caché, mais à rendre perceptible l'éénigme du réel. Il est ce qui, dans le langage, résiste à la transparence communicationnelle, à l'efficacité utilitaire. Il « prend le temps » — et nous fait prendre conscience de ce temps, de cette chair du monde que le langage ordinaire tend à effacer.

Cette posture rejoint des poètes comme Francis Ponge, Yves Bonnefoy ou encore Philippe Jaccottet, que Pinson évoque dans *Le Poème comme forme de vie*. Chez ces auteurs, le poème ne dit pas Dieu — mais il dit encore quelque chose de l'indicible, de l'insaisissable. Il y a là un désir d'enchantement, mais un enchantement sans illusion : une manière de faire vibrer la langue sans la transcender, d'habiter poétiquement le monde sans l'expliquer ni l'idéaliser.

Le poème devient alors une épiphanie profane. Non pas un miracle, mais une expérience de survenue : quelque chose paraît, quelque chose advient — un mot, une image, une sensation — et cela suffit à redonner au monde un éclat, une densité, une présence. Le lyrisme désenchanté ne chante plus l'universel, mais le fragment ; il ne proclame pas, il recueille ; il ne croit pas, mais il espère.

3.4. Enchantement profane, spiritualité laïque

L'un des apports majeurs de Pinson est de redonner à la poésie une dimension spirituelle, tout en la débarrassant de tout attachement au religieux. Il parle d'un « exercice spirituel laïc », en écho à Pierre Hadot et à Foucault. La poésie devient alors un art de vivre, un travail sur soi, un chemin vers une disponibilité intérieure. Non pas pour atteindre une vérité, mais pour tenir dans le monde, pour s'y orienter, pour y respirer autrement.

Dans cette optique, le poème n'a pas à être « utile » — il n'a pas à dénoncer, à revendiquer, à édifier. Sa puissance est ailleurs : dans sa capacité à ouvrir un espace de sens, même fragile, même vacillant. Il est un foyer de résistance à la « misère symbolique » diagnostiquée par Bernard Stiegler, une manière de réinvestir le langage contre la standardisation des affects et des récits.

Ce que la poésie peut encore, c'est cela : non pas dire ce que le monde est, mais suggérer ce qu'il pourrait être ; non pas fournir un sens, mais garder ouverte la question du sens. C'est une politique du frêle, du discret, de l'intime — mais qui n'en est pas moins essentielle. Elle participe à ce que Pinson nomme, dans *Habiter en poète*, un « style d'existence » : non plus un programme, mais une voie, un ton, une tenue.

5. Une utopie modeste : le poème comme contre-pouvoir discret

1.5. Poésie et biopolitique : la résistance des formes de vie

L'originalité de la pensée de Pinson réside dans sa capacité à articuler des enjeux poétiques, éthiques et politiques sans réduire la poésie à un instrument idéologique. La notion de poétariat permet en effet de penser ensemble le travail de la langue et l'invention de formes de vie alternatives. En cela, la poésie devient un geste biopolitique : elle s'inscrit dans le champ des pratiques qui résistent au pouvoir en agissant sur la vie elle-même.

Retenant à Foucault l'idée que « là où il y a pouvoir, il y a résistance », Pinson propose une politique du poème fondée sur l'immanence, la création, la pluralité. Le poème, même discret, même fragile, participe de cette résistance par sa capacité à produire des écarts, des intensités, des devenirs. Il ne s'agit plus de proclamer l'émancipation par le verbe, mais de contribuer à une micro-politique de l'existence, où chaque sujet devient potentiellement le poète de sa propre vie.

La poésie, dans cette perspective, ne cherche pas à rassembler une communauté organique autour d'un sens commun, mais à multiplier les foyers d'invention symbolique. Le commun du poétariat, c'est un commun produit, non donné ; un commun en devenir, constitué par la résonance entre des voix singulières. Le poème devient alors un site de convergence entre esthétique et politique, entre langage et forme de vie.

2.5. Un reste d'utopie dans un monde désenchanté

Au fil de ses écrits, Jean-Claude Pinson réhabilite, sans la magnifier, une figure de l'utopie poétique, qu'il faut entendre dans un sens profondément transformé. Il ne s'agit plus de rêver à une transformation radicale de la société par le verbe — l'histoire a montré les limites de cette ambition —, mais de sauvegarder un reste d'espérance, un souffle critique, une zone poétique du possible, au sein même du désenchantement contemporain.

Dans *Poésie : un regain ?*, il écrit que « le poème, même en crise, conserve une aptitude à porter un « plus de sens »» ou un « autrement

du monde¹¹ » » — une phrase qui résume bien son projet. Loin de tout messianisme, cette forme d'utopie est modeste, fragmentaire, locale, mais elle n'en est pas moins précieuse. Elle se donne comme manière de maintenir un écart, de produire de la dissonance dans le tissu lisse et saturé du discours social.

Ce que la poésie peut alors, ce n'est pas changer le monde de l'extérieur, mais le décaler de l'intérieur : par ses rythmes, ses images, ses suspensions, elle introduit des interstices, des respirations, des lenteurs. Elle n'agit pas à la manière d'un manifeste, mais comme contrepoint, contre-allée, contretemps. Elle « retarde » le monde — au double sens du terme : elle le freine, et elle le ressaït dans une temporalité plus dense, plus affective, plus vivable.

3.5. Le poème comme lieu de résistance symbolique

Le rôle du poème, dans cette configuration, est celui d'un contre-pouvoir discret, mais réel. Il est ce que Pinson appelle dans *Où va la poésie ?* un « foyer de subjectivation résistante ». Dans un monde saturé de flux, d'écrans, de calculs, le poème propose un autre régime de signes : un langage lent, habité, réfractaire à l'utilité immédiate. Ce geste n'est pas seulement esthétique, il est éthique et politique. Il rejoint ce que Pinson appelle une éthique de l'habiter : manière de se tenir dans le monde sans s'y fondre, manière de demeurer attentif à ce qui ne compte pas, à ce qui échappe, à ce qui résiste. Le poème, dès lors, devient lieu d'attention : attention au monde, à la langue, à l'autre — et cette attention même est une forme de résistance.

Dans cette perspective, le poème fait écho aux pensées contemporaines du care, de la phénoménologie, de l'écologie de la perception. Il est, pourrait-on dire avec Tim Ingold ou Vinciane Despret, une pratique de « l'être-au-monde par le sensible ». Il réenchante le réel non en

¹¹ Cet « autrement du monde » se situe à mille lieues du déni du monde que Bonnefoy désignait comme la « tentation gnostique », à laquelle une partie de la poésie baudelairienne - oublieuse de l'Histoire et marquée par une véritable « détestation de la vie » - aurait largement cédé (Pinson, 2022 : 79).

l'idéalisat^{ion}, mais en le réfractant autrement, en réorientant notre regard, en réveillant nos affects émoussés. Pinson souligne que cette capacité d'enchantement ne suppose aucune transcendance. Elle est immanente au langage lui-même, à son pouvoir d'évocation, à sa capacité à produire des « événements de sens » là où il n'y avait que bruit ou insignifiance. Le poème, même minuscule, même marginal, trouble l'économie générale des discours : il fait événement, à bas bruit.

4.5. Contrepoint topique et épiphanies du langage

Pour éviter que cette utopie poétique ne demeure un simple horizon abstrait, Pinson insiste sur la nécessité d'un contrepoint topique : le poème doit être ancré, situé, habité. Il ne s'agit pas de produire des aphorismes désincarnés, mais des lieux poétiques — lieux de mémoire, de sensation, de désir. Le poème, en ce sens, fabrique du monde, fût-ce par bribes, par éclats.

Dans *Le poème comme forme de vie*, il parle de la poésie comme d'un « bivouac dans la langue », et suggère qu'elle peut engendrer des idylles profanes, des espaces d'accueil symbolique. Ces épiphanies poétiques ne relèvent pas de la révélation religieuse, mais d'un surgissement fragile, qui touche le lecteur, qui le déplace, qui le relie.

On pourrait évoquer ici les vers de Philippe Jaccottet, qui, dans leur discrédition même, proposent une éthique de la perception, une manière de voir autrement. Ou les textes de Pierre Bergounioux, dans lesquels la mémoire, le paysage, la langue elle-même deviennent des formes de résistance au temps. C'est ce que Pinson appelle une utopie habitée : une manière de refaire monde, non par projet, mais par figuration sensible, par style, par tenue.

Ce type d'utopie ne sauve pas. Il tient. Il maintient un reste de désir dans un monde que le capitalisme global tend à neutraliser. Il est, selon la belle formule de Leopardi, un « grumeau de désirs désespérément

vivant ». Ce n'est pas une réponse, mais une respiration, une persistance, une tenue dans l'adversité.

Conclusion

« La poésie peut peu », écrit Prigent, sans détour, dans une formule qui condense à la fois une lucidité désabusée et une fidélité obstinée. Ce peu, loin d'être une résignation, désigne une puissance spécifique : discrète, non spectaculaire, réfractaire aux logiques de rentabilité, mais néanmoins décisive dans un monde saturé de signes, d'informations et d'images. Car dans ce monde précisément, où le langage semble livré à la technicisation, à la doxa, à l'oubli de l'expérience sensible, la poésie réapparaît comme contre-discours, contre-économie, contre-temps.

En retracant les grands moments de la pensée poétique de Pinson — la critique du prométhéisme révolutionnaire et du textualisme, le tournant éthique de l'éthopoïèse, l'athéisme poétique et l'utopie profane — nous avons vu que le geste poétique, s'il a perdu toute prétention à changer le monde, n'a pas pour autant renoncé à produire des effets de sens, des formes de subjectivation, des manières d'habiter le réel autrement. Il s'agit, non plus de dire l'universel ou de proclamer l'absolu, mais de figurer un rapport singulier au monde, de maintenir vivante une tension entre le langage et la vie.

Ce déplacement implique une redéfinition complète de l'idée même de puissance. La poésie, selon Pinson, ne détient plus le pouvoir, mais un pouvoir d'écart, d'altération, de présence. Elle n'agit pas frontalement, mais en oblique. Elle ne s'adresse pas aux foules, mais à un lecteur singulier, attentif, capable de résonner avec elle. Elle ne fait pas événement médiatique, mais événement d'existence.

En cela, la poésie redevient un exercice spirituel laïc, une poétique de la vie plus qu'une rhétorique de l'idéal. Elle participe à cette tâche que Foucault confiait à la philosophie : « se constituer comme sujet de sa propre existence ». Et si elle peut être dite encore politique, c'est dans

cette capacité à façonner des formes de vie, à dessiner des lignes de fuite, à résister aux uniformisations de la langue et du moi.

Face à l'érosion du symbolique, à la marchandisation du langage, à l'accélération des rythmes et à la crise du sensible, le poème constitue une zone de ralentissement, une chambre d'écho, un lieu de soin — pour soi, pour le monde, pour la langue elle-même. Il est une demeure fragile, un bivouac dans la langue (Pinson), un abri temporaire mais essentiel, où se réinvente, de façon infime, l'exercice d'exister.

Ainsi, ce que peut la poésie aujourd'hui — d'après Jean-Claude Pinson, mais aussi au-delà de lui —, c'est sans doute cela : tenir, sans illusion ni renoncement ; former, non une vérité, mais un sujet ; habiter, non un ciel, mais un lieu symbolique, à hauteur d'homme, à hauteur de monde. Ce peu-là, qui n'est ni pouvoir ni grandeur, est peut-être, dans notre époque, ce qui peut le plus.

Conflit d'intérêt

L'auteur affirme qu'il n'y a aucun conflit d'intérêt à déclarer.

ORCID

Hassan ZOKHTAREH



<https://orcid.org/0000-0001-6452-2623>

Références

Bouquet, S. et Pinson, J.-C., « Autre ABC de l'écriture », *Po&sie*, n° 178-179, Paris, Belin, 2022, p. 217-225.

Collot, M., *Le Chant du monde dans la poésie française contemporaine*, Paris, Corti, 2019.

Compagnon, A., *La Littérature, pour quoi faire ?*, Paris, Fayard, 2007.

Deguy, M., *Écologiques*, Paris, Hermann, 2012.

Gefen, A., « Le Poème comme forme de vie. Entretien avec Jean-Claude Pinson », *Esprit*, n° 7 (juillet-août), Paris, Esprit, 2021, pp. 127-133.

Génetiot, A. et Préta-De-Beaufort, A., « Quels poètes pour quelle cité ? », in Génetiot, A. et Préta-De-Beaufort, A. (dir.), *Le Poète et la Cité*, Paris, Classiques Garnier, 2023, pp. 7-15.

Gourio, A., « L’Écupoèthe : émergence d’une nouvelle figure d’auteur en poésie contemporaine », *Elfe XX-XXI*, n° 10, 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/3798>

Le Bigot, C., « Avant-propos », in Le Bigot, C. (éd.), *À quoi bon la poésie aujourd’hui ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

Michel, L., « Jean-Claude Pinson. Un lyrisme free jazz », *Nu(e)*, n° 61, 2016, pp. 195-209.

Pinson, J.-C., *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Seyssel, Champ Vallon, 1995.

Pinson, J.-C., « Poésie pour “un peuple qui manque” », *Littérature*, n° 110, Paris, Larousse, 1998, p.p 22-37.

Pinson, J.-C., *Sentimentale et naïve. Nouveaux essais sur la poésie*, Seyssel, Champ Vallon, 2002.

Pinson, J.-C., « De l’athéisme poétique aujourd’hui (contingence, ironie et lyrisme) », *Noesis*, n° 7, 2004, pp. 1-11.

Pinson, J.-C., « Ambition grande / Action restreinte. Action restreinte / Ambition grande », in Le Bigot, C. (éd.), *À quoi bon la poésie aujourd’hui ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

Pinson, J.-C., « “Musiques successives des jours”. Roman et poésie », *Po&sie*, n° 120, Paris, Belin, 2007, pp. 304-314.

Pinson, J.-C., *Poéthique. Une autothéorie*, Seyssel, Champ Vallon, 2013.

Pinson, J.-C., « De la poésie à l’âge du poétariat », *Carnets*, n° 9, 2015, pp. 1-9.

Pinson, J.-C., « Poésie : un regain ? », *Carnets*, n° 9, 2015, pp. 1-9.

Pinson, J.-C., « Où va la poésie ? », *Critique*, n° 846, Paris, Minuit, 2017, pp. 945-959.

Pinson, J.-C., « Après Mallarmé », *Critique*, n° 874, Paris, Minuit, 2020, pp. 275-288.

Pinson, J.-C., « Obligé du monde, obligé de Gaïa », *Revue des sciences humaines*, n° 347, Lille, Université de Lille, 2022, pp. 77-88.

Prigent, C., *L'Incontentable*, Paris, P.O.L., 2004.

Comment citer : Zokhtareh, H., (2025). Poésie et formes de vie : ce que peut encore la poésie au XXIe siècle selon Jean-Claude Pinson, *Recherches en langue française*, 6(11), 243-265. DOI: 10.22054/RLF.2025.88431.1222.



Recherches en langue française © 2020 par Université Allameh Tabataba'i sous la licence Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International